

Côté court

Number 201, March–April 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Côté court]. *Séquences*, (201), 17–18.

Les Territoires fantômes



A priori, on aurait pensé qu'il s'agissait là d'une autre étude psychologique des rapports père-fils. Or, en s'impliquant dans le récit, Alain P. Jacques accède à une exploration de la mémoire à travers les souvenirs de son père. Le réalisateur propose ainsi une sorte de *road movie* spirituel marqué par le passage du temps. Car dans *Les Territoires fantômes* passé, présent et futur s'enchevêtrent pour aboutir à une profonde réflexion sur le sens des origines.

Mais ce qui touche davantage dans ce voyage révélateur, c'est nul doute la façon dont le cinéaste s'y prend pour faire parler son père, un être généreux, doux, mais comme une grande partie des *Canadiens-français* de la fin des années 50 et du début des années 60, un homme résigné, en apparence heureux, vivant entre deux univers linguistiques dont on ne verra que plus tard les profondes différences.

Évocateur, par son sujet, de *Lettre à mon père* de Michel Langlois, *Les Territoires fantômes* parle sans cesse de la notion d'appartenance avec le sentiment du cœur et l'intelligence de l'esprit. Lorsqu'au hasard d'une photo aperçue dans un album de famille le réalisateur ne sait pas trop bien si c'est son portrait de bébé qui le trouble ou si c'est plutôt de voir son père le serrer dans ses bras, le documentaire ouvre les portes de l'émotion, témoignant ainsi de son caractère polymorphe.

Mais ce qui surprend encore plus, c'est la sérénité des instants, la tendresse des gestes, le respect du personnage filmé, la sincérité du propos. Un film dont le titre richement évocateur ramène aux sources du commencement. Et les derniers mots prononcés sont ceux du cinéaste, des mots complices adressés au géniteur («Merci, papa!»). Une façon comme une autre d'en finir avec le passé et faire face à l'avenir avec la tendresse au cœur, tout en conservant le souvenir des doux moments du passé.

E.C.

Si j'avais un film à faire...

Le court métrage vidéo de Sonia Grégoire place d'emblée le spectateur dans une espèce d'inconfort réjouissant qui l'oblige à remettre en question sa perception de l'image. Les plans fixes du début où différents intervenants répondent à la question «Si j'avais un film à faire...?» brisent les codes de la fiction traditionnelle dans la mesure où ils imposent leur structure documentaire. Et pourtant, *Si j'avais un film à faire...* est une fiction. Qui sont ses participants? Sont-ils les comédiens des séquences qui vont suivre? Quelle est la signification de leur présence? Est-ce que leurs propos sont pertinents au reste du film?

Le générique nous indique ensuite qu'Amélie Chartrand et Éric Gravel sont les deux comédiens principaux. Les minutes qui vont suivre nous présentent une jeune femme et un jeune homme exposant leur alibi pour une éventuelle rencontre amoureuse fondée sur l'amour, bien sûr, mais aussi sur la communion d'esprit. Elle écrit. Il compose des notes de musique et des chansons. Arts créateurs qui les engagent tous les deux à constamment positionner leurs différences pour mieux s'engager. Car, à leur image, *Si j'avais un film à faire...* est un film qui se replace pendant toute sa durée. C'est la question à laquelle tente de répondre une vidéaste enthousiaste devant son matériau, un peu égarée dans son sujet, mais indéniablement à l'aise avec les structures du récit. Ses incertitudes, ses hésitations et particulièrement sa sincérité font de ce vidéo une oeuvre qui se démarque de tous ces produits parfaitement maîtrisés qui n'ont pour seul but que d'être consommés. Avec *Si j'avais un film à faire...*, Sonia Grégoire impose déjà un regard, même s'il n'est qu'à l'état d'ébauche. Il n'est donc pas surprenant que le film affiche un carton final des plus significatifs («Vive la création bénévole...!»), portant les même trois petits points du titre. Comme si le véritable produit filmique restait encore à faire...

E.C.

Straight from the Suburbs

Le deuxième film de Carole Ducharme est une critique du discours *socio-politico-intellectuel* sur l'image de la femme, sur les rôles sociaux et sur la question de l'homosexualité. La réalisatrice cherche à susciter l'humour et l'ironie à l'aide d'une approche filmique qui privilégie la distanciation. À la moindre occasion, en effet, elle s'amuse à souligner le côté artificiel et hypocrite des différents discours portant sur le *socialement convenable*.

Le film met en scène quatre personnages très stéréotypés, dans une société propre et colorée où l'homosexualité est l'orientation sexuelle dominante. Or Mary, une jeune femme qui vit avec ses deux mères, est troublée par ses désirs hétérosexuels grandissants.



Au delà de ce retournement de situation, c'est principalement par le traitement de l'image et le détournement de la notion de genre que Ducharme s'attaque aux préjugés sur l'homosexualité. Le cadre est celui des *soaps* moralisants américains des années 50 et 60, auxquels on s'attaque joyeusement. Les couleurs vives et saturées, proches de la BD, évoquent immédiatement la superficialité de cette société qui mise tout sur le paraître et qui considère la moindre divergence comme une déviance. Évidemment, la banlieue est le lieu tout indiqué pour symboliser la crise existentielle et le refus de l'altérité.

Or ce *Straight from the Suburbs*, mené par ailleurs honnêtement, n'atteint pas l'impact recherché. Ce film, qui se voudrait pamphlétaire, est en vérité étouffé par une mise en scène peu inventive et un scénario qui n'arrive pas à aller outre le concept et qui, somme toute, ne dit rien de neuf. On a beau vouloir exploiter la parodie, encore faut-il lui donner un sens.

C.M.

Oh Mother!

Réalisé par Sandra Dametto et Sara Morley, ce moyen métrage documentaire cherche à faire la lumière sur la maternité et sur la perception que les femmes ont de cet extraordinaire événement humain aux résonances sociales particulièrement importantes.

Ici trois femmes, devenues mères à des époques et dans des contextes différents (années 50, 70 et 90), prennent la parole. Elles évoquent les choix qu'elles ont dû faire et les remises en question qui se sont imposées à elles dès que la maternité est devenue une réalité. Ces femmes expliquent comment elles ont réussi (ou non) à préserver une part de leur personnalité et de leur identité, malgré la maternité. Leurs propos sont sincères, profonds et même troublants. Ne serait-ce que pour cette raison, *Oh Mother!* mérite toute notre attention.

Dans son volet le plus intéressant, le film permet de faire le survol d'un grand nombre de points de vue qui enrichissent le propos. Aussi, entre l'intervention de Helen (devenue mère durant les années 50) et celle de Deborah (mère des années 90, vivant en couple avec une autre femme), il y a quarante ans d'évolution des mœurs, de combats sociaux et de constantes redéfinitions du rôle de la mère dans un monde où il faut savoir gérer maternité et travail.

Le projet de Dametto et Morley s'appuie aussi sur un certain contenu politique et féministe, dans la mesure où les hommes et les enfants (en âge de témoigner) sont tout à fait exclus de la discussion. Élément significatif, la compagne de Deborah (qui est en fait la deuxième mère de l'enfant) est le seul conjoint autorisé à prendre la parole. *Oh Mother!* est donc un film de femmes, avec des femmes et «en fin de compte» pour les femmes. Approche bien sûr légitime, mais tout de même un peu paradoxale. En effet, on ne peut s'empêcher de penser que la décision d'isoler les intervenantes contredit le propos. Car en n'interviewant que des femmes sur la question de la famille et en les montrant en combattantes solitaires, les réalisatrices finissent par renforcer le stéréotype qu'elles veulent briser (notamment parce qu'elles circonscrivent leur portrait de la famille traditionnelle aux années 50 et 70).

Au niveau de l'écriture filmique, *Oh Mother!* est essentiellement composé d'extraits d'interviews, illustrés à l'occasion de quelques images d'archives. Or pour un film qui veut ébranler certaines convictions sur cette institution qu'est la maternité, c'est un peu sage comme traitement. **S**

C.M.